
Revue d'Alsace

Revue d'Alsace**132 | 2006****L'Alsace : un très riche patrimoine archéologique**

L'Alsace à l'avant-scène des Guerres de religion : La Nouvelle Jérusalem, Eleutheroville et les Schelmes

Georges Bischoff

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1526>

DOI : 10.4000/alsace.1526

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

Pagination : 87-106

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Georges Bischoff, « L'Alsace à l'avant-scène des Guerres de religion : La Nouvelle Jérusalem, Eleutheroville et les Schelmes », *Revue d'Alsace* [En ligne], 132 | 2006, mis en ligne le 15 novembre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1526> ; DOI : 10.4000/alsace.1526

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

L'Alsace à l'avant-scène des Guerres de religion : La Nouvelle Jérusalem, Eleutheroville et les Schelmes

Georges Bischoff

En mémoire de Georges Livet (1916-2002)

- 1 « A Paris, de nombreux chrétiens périssent. 1572 ». Cette mention manuscrite portée en marge du *Chronicon Alsatie* de Bernhard Hertzog (1592) est très probablement de la main d'Eberhard de Ribeaupierre, seigneur protestant d'un petit territoire catholique de Moyenne-Alsace¹. Elle prend tout son sens lorsqu'on la met en relation avec la reconquête catholique entreprise par les Habsbourg à partir de leurs terres d'Autriche antérieure et par leurs voisins lorrains.
- 2 Pour les régions du Rhin, qui constituent un passage obligé de l'Allemagne vers la France et qui vivent sous le régime de la paix instaurée à Augsbourg en 1555 à partir du principe « *Cujus regio, ejus religio* », les guerres de religion qui déchirent le royaume de France ne sont pas des événements lointains. Elles ont des retombées directes sous la forme de passages de troupes, et, surtout par l'arrivée de réfugiés. De là, une sensibilité particulièrement aiguë à ce qui se passe à l'ouest des Vosges en même temps qu'une réflexion nouvelle sur la coexistence confessionnelle et politique dans l'Empire.

Situation de l'Alsace

- 3 Du fait de son appartenance à la *Pfaffengasse* rhénane et de l'importance des centres intellectuels qui s'y trouvent, l'Alsace a été l'un des laboratoires de la Réforme dès l'entrée en scène de Luther. Humanistes et imprimeurs avaient préparé un terrain dont les autorités civiles ont pris le contrôle très rapidement à l'issue des massacres de la Guerre des paysans, une insurrection du peuple des campagnes et des villes au nom de l'Evangile : un traumatisme souvent perçu comme une anticipation des Guerres de Religion.

- 4 L'indépendance des plus grandes villes, Strasbourg et Bâle, leur permet dans un premier temps d'adopter des formules relativement originales : l'une, dans le cadre de la Tétrapolitaine inspirée par Bucer, l'autre dans la mouvance de la réforme helvétique. Ce n'est qu'avec l'échec de l'Intérim imposé par Charles-Quint et la paix de religion de 1555 que le paysage confessionnel se cristallise d'une manière durable, avec le triomphe du luthéranisme à Strasbourg et dans quelques principautés d'entre Vosges et Souabe, les comtés de Sarrewerden, de Hanau-Lichtenberg, de Deux-Ponts ou le duché de Wurtemberg et le Palatinat rhénan (dont le prince passe au calvinisme en 1563), et, au sud, la nébuleuse helvétique à laquelle se rattachent Bâle et la petite république alliée de Mulhouse².
- 5 Cependant, dès les années 20 du XVI^e siècle, l'Alsace avait servi de base arrière (voire de tête de pont) pour les réformateurs de langue française. Ainsi, Guillaume Farel, à Montbéliard³, puis d'autres évangélistes à Strasbourg ou Bâle, après l'Affaire des Placards (1534). La fondation d'une paroisse francophone, quelques semaines après l'arrivée de Calvin à Strasbourg (octobre 1538) peut être tenue pour le laboratoire du calvinisme à venir. « *C'est là que le Talmud de la nouvelle hérésie (i-e l'Institution chrétienne) fut battu et forgé* » explique Florimont de Raemond dans son *Histoire de la Naissance, Progrez et Décadence de l'Hérésie de ce siècle* parue à Rouen en 1605. De fait, devenue le « *réceptacle des bannis de France, Strasbourg qu'ils appelaient la nouvelle Jérusalem...se glorifie d'estre voisine de la France* »⁴.
- 6 La proximité du Royaume s'inscrit dans une histoire récente autant que dans la géographie des échanges : depuis 1559, les trois évêchés, surpris par Henri II en 1552 sont effectivement intégrés à la France ; pour l'Empire, les Vosges sont désormais une frontière militaire – la Lorraine ducale étant elle-même indépendante depuis le traité de Nuremberg de 1542, et la Franche Comté, « espagnole », tout comme le Luxembourg et les Pays Bas depuis l'avènement de Philippe II. Mais cette exposition joue dans les deux sens : les régions rhénanes peuvent servir de bastion ou d'antichambre de l'Allemagne, mais aussi de tête de pont vers l'ouest. Depuis le début du XVI^e siècle, c'est par dizaines de milliers qu'elles sont traversées par les lansquenets⁵ ou par les Suisses qui vont prendre du service dans les armées du roi. On peut même parler d'un tropisme français. Le flux irrégulier des soldats rejoint celui, plus régulier et plus anciens, des artisans qui montent à Paris ou des étudiants aimantés par les universités françaises. En 1552, la quasi-totalité des soixante membres du *Reichskammergericht* de Spire étaient sortis des Facultés de Droit « welsches », avec une préférence pour Orléans. Les clivages issus de la rivalité des Habsbourg et des Valois ont probablement moins de force que la fracture confessionnelle entre les tenants du catholicisme et de la réforme. Depuis la Ligue de Smalcalde, les allées et venues de chefs protestants font partie du paysage politique. Il existe des solidarités actives. En 1572, l'ambassadeur vénitien à Paris, Michiel, prête à Gaspard de Coligny un fils aîné mort en Allemagne où il s'était rendu pour ses études.
- 7 De ce fait, la chronologie des Guerres de Religion s'applique avec une certaine pertinence dans l'espace compris entre Stuttgart, Heidelberg, Strasbourg et Bâle. La paix de Cateau-Cambrésis (1559) et la disparition d'Henri II lèvent une première hypothèque politique et ravivent du même coup les affrontements confessionnels. Ainsi, les autorités strasbourgeoises interdisent-elles définitivement la messe dans les églises de leur ville (1559). Du côté impérial, ou plutôt catholique, l'homme fort est le baron Nicolas de Bollwiller, nommé à la tête de la préfecture provinciale de Haguenau en 1558. Condottiere de talent au service de Charles-Quint puis de Philippe II, infiniment plus proche de ce

dernier que de l'empereur Maximilien II, dont il réproche le manque de zèle pour l'Eglise catholique, le personnage se pose en champion de la contre-réforme à l'échelle de l'Europe toute entière : il est le confident du cardinal Granvelle, l'ami du cardinal Charles de Lorraine et l'admirateur du duc d'Albe. Des missions diplomatiques entre l'Espagne, la France et les îles britanniques l'ont convaincu de la nécessité d'un front commun contre l'hérésie. En 1565, par exemple, il a « *bon espoir que si monseigneur l'archiduc veult monstrer ung peu la dent, nous viendrons bien au bout, avec l'assistance des catholiques estans en ses villes, de conserver nostre religion* » et dénonce, avec la plus grande vigueur, les actes d'iconoclasme commis par l'électeur Frédéric III aux lisières du Palatinat⁶.

- 8 Théodore de Bèze lui prête un projet d'attaque contre Genève et les cantons suisses passés à la Réforme⁷.
- 9 Les effets de la première guerre civile française (1562-1563) s'observent très rapidement. Strasbourg met fin à l'existence de la paroisse française, déjà suspecte aux yeux des luthériens, et notamment de leur chef, Johannes Marbach : l'argumentation théologique invoquée joue sans doute autant que les circonstances politiques – le calvinisme n'étant pas reconnu par l'Empire⁸. A ce moment là, la ville compte 148 chefs de famille réfugiés, pour un effectif total de 751 personnes dont 265 enfants et 73 domestiques (ainsi que 20 apprentis). Trente trois familles arrivées à cette date sont originaires de Champagne⁹.
- 10 Les deux guerres suivantes voient une implication directe des princes – et des financiers d'Allemagne, Strasbourg étant, selon François Joseph Fuchs, le véritable « banquier de la Réforme française ». La bataille de Montcontour est remportée avec de gros contingents de mercenaires allemands, face à des lansquenets de même origine. Le vainqueur, Gaspard de Saulx-Tavannes¹⁰, Alsacien par sa mère (Tavannes se trouve dans le Jura et relève de l'évêque de Bâle), rend les honneurs funèbres à son cousin réformé Jean-Jacques de Grandvillars, qui a été banni de ses fiefs autrichiens du Sundgau. En 1568-1569, l'Alsace avait été vivement impliquée par des manœuvres des différents belligérants, tant protestants – Guillaume d'Orange était venu y recruter des hommes – que catholiques ; Aumale avait même fait mine d'avancer vers le Rhin par le col de Saverne¹¹.

L'alerte

- 11 La nouvelle de la Saint-Barthélemy est connue sur bords du Rhin moins de huit jours après les événements. L'attentat dont avait été victime l'amiral le 22 août était l'œuvre de sbires allemands – tout comme l'assassinat qui l'avait suivi. Le Bohémien Janovitz, dit Besme, au service des Guise, (et, d'ailleurs, époux d'une fille naturelle du cardinal de Lorraine) est vraisemblablement ce « jeune soldat » à qui Gaspard de Coligny demande pitié par respect pour sa vieillesse.
- 12 Les informations officielles parvenues à Lucerne, via Soleure et Lyon, ou à Stuttgart et à Heidelberg¹² sont complétées par des témoignages presque aussi rapides. L'un des plus saisissants est recueilli, dans cette dernière ville, auprès d'un bourgeois de Strasbourg demeuré anonyme, mais sans doute très bien introduit à la cour de France puisqu'il bénéficie d'un sauf-conduit du duc d'Aumale. C'est à lui que l'on doit, à travers la traduction qu'en donne Rodolphe Reuss, les plus saisissantes de ces « images brèves d'un panoramique infernal » dont parle René Crouzet et la fameuse légende de l'aubépine sanguinolente du Cimetière des Innocents¹³. Ce témoin du premier attentat contre Coligny, assiste, le dimanche suivant, à la mutilation du corps de l'amiral et décrit

l'horreur des massacres perpétrés par les catholiques au cours des jours qui suivent. Il est apparemment l'ami du comte Philippe-Louis de Hanau, grand seigneur luthérien dont la famille est fortement ancrée en Basse-Alsace, assigné à résidence à l'hôtel de la Croix de Fer¹⁴. En 1572, selon Luc Geizkofler, les Allemands présents à Paris sont au nombre de 1500, pour la plupart suspects de protestantisme. Le narrateur parvient à s'échapper au bout d'une semaine : sur la route de Strasbourg, il est à même d'observer la contagion venue de la capitale : à Meaux ou à Châlons sur Marne.

- 13 La nouvelle de la Saint-Barthélemy s'est donc répandue comme une traînée de poudre. Le gentilhomme alsacien Georges de Ferrette, qui étudie alors à Dole en compagnie de quatre de ses compatriotes et qui se propose de poursuivre son cursus universitaire à Paris ou à Orléans bat en retraite dès qu'il apprend la nouvelle du « *tumulte au sujet de l'amiral* » : « *Mes camarades et moi, nous avions justement voulu nous rendre à Paris, mais nous sommes finalement restés ensemble à Dole* ». Loin d'être suspect de sympathie pour la réforme, ce jeune homme, qui a été formé chez les jésuites de Mayence, n'est probablement pas un cas particulier¹⁵. Les troubles de 1572 provoquent un coup d'arrêt dans le flux étudiant entre l'Allemagne et la France.
- 14 Le cas de l'Université d'Orléans est particulièrement bien documenté. Les registres de la nation germanique, qui s'interrompent pendant deux ans, en 1573 et 1574 – donnent de nombreuses indications sur la communauté allemande des bords de la Loire : une cinquantaine d'étudiants, pour moitié gentilshommes et pour moitié roturiers, sans compter les précepteurs et la valetaille, venus du fin fond de l'Allemagne et des régions limitrophes¹⁶. Au moment de la Saint-Barthélemy, on y relève notamment deux Welser d'Augsbourg et un membre de la famille aristocratique des maréchaux de Pappenheim. Jean-Guillaume de Botzheim est leur procureur entre le 1^{er} avril et le 3 juillet suivant. C'est à lui que l'on doit l'un des récits les mieux documentés des événements.
- 15 Né en 1550, ce personnage appartient à une famille patricienne de Strasbourg illustrée par une pléiade d'administrateurs et de robins et considérée ipso facto comme noble (depuis le XIV^e siècle) – bien qu'elle ne fasse pas toujours usage de la particule qui renvoie au village éponyme de Bootzheim. Son père, Bernard, a servi de conseil aux bourgeois protestants de Haguenau en litige avec leur bailli Nicolas de Bollwiller. Pour autant qu'on puisse le dire, il a reçu sa formation première au Gymnase de sa ville natale – un établissement prestigieux dirigé par le fameux Jean Sturm et illustré, entre autres, par l'humaniste Sleidan, traducteur de Commynes. Ses études universitaires se sont poursuivies à Tübingen en 1568, puis à Paris et Orléans avant de le conduire à Padoue (1573). Elles se sont achevées par un doctorat de l'Université de Bâle en octobre 1574 et lui ont permis, dans la foulée, d'entamer une carrière d'assesseur au *Reichskammergericht* de Spire¹⁷ puis d'entrer au service du comte palatin en qualité de juge aulique et de conseiller diplomatique. La relation laissée par Jean-Guillaume n'est pas datée, mais elle a probablement dû circuler assez rapidement sous la forme de copies : la traduction française de Charles Read se fonde sur l'édition du texte latin original publiée par Friedrich Ebeling en 1872¹⁸.
- 16 Les journées de terreur que connaît Orléans à partir du lundi 25 août sont à l'image des événements qui se sont déroulés dans la capitale depuis la veille. Elles sont d'autant plus terribles qu'elles se produisent dans la proximité, entre voisins liés ou opposés par des intérêts personnels, entre condisciples, et parfois même au sein de la même maison. Le calvaire des étudiants allemands se prolonge pendant deux ou trois semaines dans l'angoisse des pillages, du rançonnement ou des exécutions. Du fait de ses fonctions,

Botzheim est à la fois le témoin et l'acteur de ce drame. Ses descriptions en donnent la mesure véritable, sans rhétorique et sans la moindre complaisance à l'égard de qui que ce soit, y compris de ses propres amis contraints à abjurer leur foi pour garder la vie sauve. Ainsi, à propos de ce professeur de pandectes, qui enrichit sa bibliothèque par le pillage des livres du riche Strasbourgeois Georges Obrecht, de son collègue canoniste, qui fait main basse sur la garde robe du frère de Jean-Guillaume, Jean-Bernard de Botzheim, ou du procureur de la Nation de Picardie, l'un des plus enragés de tous. La découverte d'une correspondance de Hotman dans les papiers du pasteur Beaumont accrédite la thèse d'un complot fomenté depuis l'étranger.

- 17 La personnalité de Jean-Guillaume de Botzheim se dessine assez nettement à travers son récit. Son adhésion à la Réforme est hors de doute – mais la Nation germanique ne connaît pas d'exclusive. « *C'est un Allemand, partant, c'est un huguenot* » comme le répètent les bourgeois d'Orléans. Sa perception des événements est la même que celle de ses compatriotes, un composé de stupeur, d'horreur et de pitié. Sans la Saint-Barthélemy, notre témoin aurait probablement joui d'un séjour comparable à celui de Blaise de Mullenheim, quelque dix ans avant lui. De ce dernier, en effet, les Archives de Mulhouse conservent un extraordinaire livre d'Amitié composé à Paris, à Bourges et à Orléans entre 1559 et 1561¹⁹ : les étudiants qui s'y retrouvent sont les aînés de Jean-Guillaume – pour la plupart issus des mêmes familles tel Adam de Berstett, frère (ou cousin) de Conrad.

Eleutheroville sur Rhin

- 18 Une enquête à travers les archives ou les bibliothèques permet d'évaluer l'impact de la Saint-Barthélemy en Alsace et dans les régions voisines. Le résumé de l'historien Piguier en fournit la substance « *Somme que l'estonement fut si général par toute la France, que la crainte s'en espendit au de là les lisières du Royaume, notamment à Strasbourg pour le doute qu'eurent les habitants des François qui à petites bandes se retiroient en Allemagne pour la seureté de leur vie* »²⁰. La qualité des fuyards – les fils de Coligny sont signalés à Strasbourg et à Bâle – n'échappe pas aux commentateurs. Pour le chroniqueur strasbourgeois Daniel Specklin, qui est d'abord l'ingénieur de la cité, la première conséquence des événements réside dans l'enchérissement des denrées alimentaires (et, sans doute aussi, l'envolée des prix des autres marchandises)²¹. Elle coïncide, sans y être mécaniquement liée, avec une crise financière provoquée par l'accumulation des créances accordées depuis plusieurs décennies aussi bien au roi de France qu'aux princes protestants d'Allemagne et à leurs alliés allemands²². A la fin de l'automne 1572, c'est sans doute par centaines que se pressent les huguenots dans les auberges ou dans les maisons amies. En 1575, dans un climat comparable, les archives signalent le passage de 13 398 welsches avec des pointes quotidiennes de 150 étrangers dans les hostelleries. La reprise de la guerre civile produit des vagues plus ou moins grosses. Ainsi, Henri de Bourbon, prince de Condé demande-t-il à Strasbourg d'accueillir le pasteur Virel « *contrainct de se retirer de France après cethorrible et espouvantable massacre* » et arrivé avec les siens le 24 mai 1574²³. Certains de ces réfugiés poursuivent leur route plus à l'est. D'autres font souche au bord du Rhin, ou y meurent exilés. Le 10 mars 1582, par exemple, le Blésois Louis Dumoulin de Rochefort meurt à Bâle à l'âge de soixante sept ans ; peut-être avait-il côtoyé son coreligionnaire lorrain Frédéric de Jaulney, décédé trois ans plus tard, en compagnie de sa femme Marguerite de Rivière ? La pierre tombale qualifiant ces époux d'*exilii Christiani* en gardait la mémoire bien longtemps après²⁴.

- 19 Les sympathies dont bénéficie le milieu huguenot sont diverses. Sur le coup, en 1572 et dans la paire d'années qui suivent, les deux grandes villes du Rhin sont aussi bien des points de ralliements pour les troupes qui se rendent en France, notamment sous le comte palatin Jean-Casimir, en juin-juillet 1574²⁵ que des centres de propagande. Ainsi, à Strasbourg, où l'imprimeur Bernard Jobin procède à plusieurs éditions du *Réveille Matin des François et de leurs voisins*, un pamphlet daté d'*Eleutherville* en novembre 1573 et paru sous le pseudonyme d'Eusèbe Philadelphe Cosmopolite – un lieu et un nom qui suffisent à donner la mesure du message de liberté et de fraternité proposé au lecteur²⁶. L'appellation métaphorique *Eleutherville* désigne aussi bien Bâle que Strasbourg. Notre Cosmopolite fustige ses ennemis en les qualifiant de « Schelmes », de l'allemand *Schelmen*, ou scélérats.
- 20 La qualité des réfugiés profite incontestablement aux villes d'accueil – mais l'étude peut encore être poursuivie. Ainsi dans le milieu artistique strasbourgeois où l'on repère un certain nombre d'artisans ou d'artistes liés aux métiers du livre, tel le graveur Etienne Delaune qui s'installe en ville pendant une huitaine d'années, au moins, à partir de l'automne 1572²⁷. Pour les réfugiés et leurs amis, les horreurs qui se produisent dans le Royaume de France sont l'effet d'une situation politique inverse de celle qui prévaut dans l'Empire. Aux yeux de François Hotman, qui avait fait partie de la première vague strasbourgeoise, en 1562, la constitution impériale apparaît comme une sorte de modèle : il exalte la « *prudence des Allemands... en établissant l'estat de l'Empire d'Alemagne où l'empereur représente le gouvernement de Monarchie, les princes, d'Aristocratie et les ambassadeurs est desputez des villes retiennent l'apparence de Democratie, c'est-à-dire, de l'estat populaire* »²⁸. Cette lecture n'est pas vraiment neuve – c'est même un topos venu de l'humanisme – mais elle prend un relief nouveau à l'aune des passions françaises. En 1579, Jacques-Auguste de Thou profite de son passage outre Vosges pour tresser des lauriers au « corps germanique »²⁹ ; l'année suivante, Montaigne ne dit pas autre chose à propos de la « *liberté et bonne police* » qu'il observe à Mulhouse, « *petite ville de Souisse* » dont les habitants passent pour des modèles de tolérance confessionnelle³⁰.

Les Welsches et les Schelmes

- 21 Cet émerveillement ne joue pas en sens inverse. Plus que tout autre événement des guerres françaises, la Saint-Barthélemy est ressentie comme une agression contre l'Allemagne. Dès le 6 septembre 1572, commentant les nouvelles venues de Paris, à l'attention du comte palatin Frédéric le Pieux, le landgrave Guillaume de Hesse dénonce le piège dans lequel sont tombés les Huguenots. Ces derniers ne pouvaient-ils pas s'y attendre puisqu'ils avaient eux-mêmes étudié la « *bible welsche, El Principe Machiavelli* »³¹. On retrouve ici un thème cher aux patriotes allemands de toutes confessions, et notamment, aux premiers humanistes. Schwendi lui-même dénonce « *les lubriques et frauduleux François avec lesquels jamais estat ou prince est abordé à bon port* »³². Cette analyse, qui n'exclut pas les sympathies ou la commisération, a cependant des conséquences pratiques très discernables dès la fin des années 1550. A l'est des Vosges, les autorités redoutent un débordement militaire venu de Lorraine (et, au-delà, du royaume de France), indépendamment d'ailleurs des rassemblements endémiques de soldats. Le roi très chrétien reste l'ennemi des Habsbourg. De là, une réactualisation des plans de défense mis en place depuis 1515, ces fameuses *Landsrettungen* destinées à barrer le massif en fortifiant les cols et en disposant des troupes en cas d'alerte. Pour les princes alsaciens

et pour les villes impériales du pays, la montagne constitue une première ligne dont la perte aurait pour effet de transformer le Rhin en frontière militaire pour l'Allemagne toute entière³³. Le 29 août 1572, lors de l'arrivée des nouvelles de Paris, les représentants des « états » immédiats discutaient justement d'un renouvellement de l'alliance³⁴. La situation obsidionale s'accompagne de rumeurs, comme celle d'une attaque surprise contre Strasbourg en octobre 1579 : s'agit-il d'un coup de force imaginé par un prince protestant – on cite le comte Georges-Jean de Veldentz, seigneur de La Petite Pierre, mais dans quel but ?, ou, plus vraisemblablement, d'une opération montée par un aventurier nommé Malroy pour le compte du duc de Guise ou du duc d'Alençon³⁵. Mais sa conséquence la plus nette réside dans un climat de soupçon dont les réfugiés font naturellement l'objet et, à travers eux, l'ensemble des Welsches présent sur le versant allemand du massif. Le 1^{er} mai 1580, par exemple, plusieurs seigneurs et plusieurs villes de Moyenne-Alsace publient une réglementation destinée à briser toute velléité d'installation durable. L'arrivée d'étrangers se traduit par une concurrence intolérable pour les indigènes, à qui ils arrachent leur travail et dont ils séduisent les femmes ou les filles. « *Les Welsches se multiplient et se renforcent tellement que les bourgeois et les fils de bourgeois sont obligés de quitter les villes et les bourgs et de leur céder la place, ou bien de vivre à côté d'eux, ce qui s'avère très difficile* ». De là, l'interdiction de recevoir des Welsches en qualité de bourgeois (en considération du danger encouru lors des passages de troupes) et, surtout, « *qu'aucune fille de bourgeois ou qu'aucune veuve ne contracte de mariage avec un Welsche sous peine de la punition la plus haute* ». Interdiction, de même, d'engager des domestiques étrangers, particulièrement Français, Savoyards ou Lorrains. « *Les arrogants bourgeois originaires de France (ou nés dans un pays semblable* » seront frappés d'expulsion par les autorités locales. Seuls les habitants francophones venus du pays de Montbéliard, du Jura proche de Porrentruy (les premiers luthériens, les seconds catholiques), ou ceux du Val d'Orbey et de ce côté ci de la crête des Vosges pourront être tolérés, à condition de présenter des certificats d'origine et de prêter serment³⁶. Ces mesures de proscription se retrouvent ailleurs, notamment dans les terres de l'évêque de Strasbourg où il existe, traditionnellement, une forte immigration lorraine³⁷. Elles vont de pair avec la persécution des sorcières (qui est d'ailleurs le fait des mêmes protagonistes) : il existe des procès dans lesquels l'accusée reconnaît avoir rencontré le diable sous la forme d'un démon parlant français³⁸.

L'alternative alsacienne : verrouillage ou tolérance

- 22 Les solidarités allemandes et le patriotisme impérial sont-elles plus fortes que les clivages confessionnels ? On pourrait produire de nombreux exemples à l'appui de cette thèse. Dans les territoires passés à la Réforme, il subsiste des noyaux catholiques – au moins une cinquantaine de religieuses dans les couvents de Strasbourg qui n'ont pas été sécularisés, une poignée de prêtres papistes et des fidèles un peu furtifs (y compris parmi les professeurs de la Haute-Ecole, pourtant triés sur le volet). Même son de cloche, si l'on peut dire, dans les secteurs demeurés catholiques. Au hasard des archives, il n'est pas rare de rencontrer des mariages mixtes (Montaigne en signale à Mulhouse, mais on en connaît ailleurs, y compris entre ces Lorrains honnis et les montagnards luthériens de la vallée de Munster³⁹. Il existe une tolérance de fait, qui s'accommode de situations variées : Bollwiller, qui proclame haut et fort qu'il est « *tout résolu et plus que résolu de vivre et mourir catholiquement s'il plait à Dieu* »⁴⁰ ne se fait pas moins représenter à des noces célébrées

par le pasteur Myconius de Mulhouse. L'abbesse de Masevaux Scholastique de Falkenstein, dont il est le protecteur, appartient à une famille partiellement protestante⁴¹. L'évêque de Strasbourg en fonction 1569 et 1592, Jean de Manderscheid-Blankenheim est issu d'une mère luthérienne et d'un père modérément catholique et passe lui-même pour un modéré.

- 23 Le rapprochement des contraires s'incarne dans la figure du général Lazare de Schwendi, héros de l'offensive impériale contre les Turcs en 1566 et maître de plusieurs seigneuries de la Vallée du Rhin, notamment de celle du Haut-Landsbourg qui jouxte les terres des Wurtemberg et des sires de Ribeaupierre⁴². Dévoué à la Maison d'Autriche, à laquelle il doit toute sa carrière, il a cependant été l'un des premiers élèves du Gymnase de Strasbourg, en 1538 et il est même possible qu'il y ait connu Calvin. Son christianisme vient doubler son patriotisme allemand : commentant les *Discours* de Machiavel (qu'il a lus dans la traduction française de Gohory), il y avait porté l'adage « *Je näher Rhom, je böser Christ* » « *Plus proche de Rome, plus mauvais le chrétien* »⁴³. Dès 1554 aux Pays-Bas, son régiment dispose d'un aumônier « évangélique », ce qui ne laisse pas d'étonner le reste de l'armée ; en 1568, en Hongrie, il préside un synode protestant. S'il émet des réserves à propos du sacrement de pénitence ou de l'extrême onction et n'attache guère d'importance au maintien du célibat ecclésiastique, il n'en reste pas moins fidèle à sa foi catholique. Dans ses armées, ses capitaines et ses soldats ne peuvent se soustraire à la messe ou au culte ; les sujets de ses terres sont astreints à une vie morale exemplaire. Depuis sa résidence alsacienne de Kientzheim, il est en relation directe avec l'empereur Maximilien II : il est à la fois son expert militaire et l'un de ses conseiller les plus influents – mais il préfère de loin ses campagnes (à tous les sens du terme) à la fréquentation de la cour. En Alsace même, son rôle va bien au-delà de ses fonctions protocolaires de bailli impérial (*reichsvogt*) de Kaysersberg. La mission qui lui est donnée en 1574 correspond à un grand commandement frontalier : dans son esprit, comme on l'a vu plus haut, l'Alsace est une marche de l'Allemagne. Son réseau de correspondants s'étend très loin : de sa connaissance des affaires de France, il a notamment retenu l'effet bénéfique de la politique de Michel de l'Hôpital ; de sa fréquentation des huguenots, tel Hubert Languet, le respect de la liberté de conscience, condition sine qua non de la paix civile. Les sympathies qu'il entretient avec humanistes bâlois sont d'autant plus fortes que cette ville accueille les esprits les plus libres, tel le docteur Théodore Zwinger, qui est notamment l'ami de la famille Pithou. Schwendi est le dédicataire d'une de ses œuvres parues en 1575. En mai de l'année suivante, c'est par son intermédiaire qu'il essaye de se procurer l'histoire des guerres civiles qui ont commencé en France il y a une quinzaine d'années, l'édition du *Réveille-Matin* qui inclut « *aliquod adhortationes et orationes ad Concordiam* » ainsi que l'*Anti-Machiavelli* d'Innocent Gentillet qui vient d'être imprimé à Genève⁴⁴.
- 24 Schwendi intervient à la fois en sa qualité de théoricien politique (et ce, dès 1570) et en tant que médiateur dans des affaires locales.
- 25 Pour lui, la Saint-Barthélemy représente un échec absolu – et il la met sur le même plan que la politique menée par le duc d'Albe aux Pays-Bas. La réponse que lui adresse l'empereur à ce sujet le 22 février 1573 ne fait aucun doute quant à la pertinence de ses analyses et à son influence réelle. Le souverain est acquis aux idées de tolérance – ce ne sera plus le cas de son successeur Rodolphe II, formé dans le moule espagnol, après 1576. Dans la foulée, en 1574, Schwendi rédige un mémoire dans lequel il expose son rêve d'une concorde librement établie par les Etats de l'Empire, au profit de l'empereur et des

Habsbourg d'Allemagne. Sa démonstration s'inscrit dans une politique axée sur la défense de la chrétienté face aux Turcs. Elle sera reprise sous le titre *Quomodo Turcis sit resistendum*.

- 26 L'influence de Lazare de Schwendi sur la scène alsacienne est réelle. Ainsi, il n'hésite pas à nommer un prévôt protestant dans la petite ville catholique de Turckheim. Mieux, c'est grâce à son intervention que les bourgeois de la ville et de la vallée de Munster peuvent valider leur adhésion à la Réforme au terme d'un très long contentieux avec l'abbé bénédictin du lieu et avec le préfet impérial de Haguenau. Le « Traité de Schwendi » qui permet de normaliser la situation en 1575⁴⁵ va instaurer un équilibre durable puisque la coexistence entre la vieille abbaye et la communauté de sa vallée se poursuivra jusqu'à la Révolution française. Dans la cité impériale de Colmar, la plus importante des dix villes qui constituent la Décapole alsacienne, c'est encore la proximité de Schwendi qui facilite le glissement du catholicisme officiel vers une Réforme modérée. Les acteurs du mouvement sont des membres du patriciat dirigeant déjà acquis aux idées nouvelles dès le milieu du siècle. Leur attitude résulte d'un jeu subtil entre les sollicitations luthériennes venues de Strasbourg ou des possessions wurtembergeoises les plus proches et les hésitations du gouvernement autrichien d'Ensisheim. Là encore, il ne s'agit pas de transformer Colmar en camp retranché : les élites au pouvoir cultivent des sympathies variées (y compris vers le calvinisme) et s'accommodent des institutions catholiques préexistantes – collégiale et couvents avec lesquelles elles demeurent en bonne intelligence⁴⁶.

Une Saint-Barthélemy virtuelle ?

- 27 Pourtant, on ne saurait réduire la situation de l'Alsace à ces exemples flatteurs. La réalité des choses est sans doute beaucoup plus violente par le fait même des incompatibilités et des fractures qui affectent ce petit pays. A Haguenau, où la Réforme menace de submerger le conseil de la ville, le grand bailli Nicolas de Bollwiller s'affiche comme un adversaire implacable de toute nouveauté. La peste qui déferle dans la région en 1564 est pour lui un signe donné par le Ciel. Ne se réjouit-il pas de la disparition prochaine d'une partie de ses administrés contaminés par l'hérésie ? Ne menace-t-il pas de rétablir l'ordre catholique par la contrainte « *J'ai les moyens de faire venir ici des troupes, autant que j'en veux et quand je veux* »⁴⁷ ? Et s'adressant aux bourgeois de Munster, ne s'écrie-t-il pas « *Vous les hérétiques, nous vous attaquerons, nous tuerons les enfants dans le ventre de leurs mères, nous vous brûlerons et nous vous rôtirons, nous vous déchirerons et nous vous hacherons, nous vous écorcherons vivants et nous vous traiterons plus cruellement que ne le ferait un Turc* »⁴⁸. Exagération sans doute, car Bollwiller ne dispose pas de moyens suffisants et, d'autre part, est trop souvent à l'extérieur de la province pour pouvoir y conduire une politique suivie. Il n'empêche. Dans le sud de l'Alsace, les Habsbourg forment un bloc homogène et, virtuellement, très dangereux pour leurs voisins. En 1577, Eguenolphe de Ribeaupierre, harcelé par l'administration archiducal qui lui défend de faire célébrer le culte ailleurs que dans son château, envisage très sérieusement de quitter ses domaines du vignoble pour s'établir en Thurgovie, dans la mouvance des cantons suisses passés à la Réforme⁴⁹. Le climat de suspicion qui se développe dans le quart de siècle qui suit se traduit par des incidents toujours plus nombreux. En 1604, par exemple, un vigneron papiste d'Obernai tente de noyer le petit Augustin Güntzer, alors âgé de huit ans parce qu'il était le fils d'un potier d'étain « hérétique », « huguenot » (*higonoten*). L'affaire en reste là, mais elle rend

compte de la tension qui règne dans cette ville impériale où il existe une minorité protestante protégée par des gentilshommes voisins⁵⁰. N'est-ce pas dans ce même secteur, à la chapelle Saint-Sébastien de Dambach que l'on retrouve un jugement dernier où l'on reconnaît Martin Luther au milieu des damnés ?

- 28 Les événements français ne sont pas étrangers au raidissement qui se produit entre Vosges et Rhin à partir de 1572. Dans les territoires protestants, ils sont suivis d'une mise en ordre qui se traduit, par exemple, par une législation plus contraignante comme la grande ordonnance ecclésiastique introduite en 1573 dans les terres du Hanau-Lichtenberg⁵¹, à l'instar de ce qui se passe au même moment dans celles du Wurtemberg⁵². A Strasbourg, le monopole des autorités civiles concerne aussi bien le dogme que la discipline des fidèles. En 1577, les réfugiés huguenots se voient interdire les « *assemblées particulières et les sermons* » qui se tenaient jusqu'alors dans une maison bourgeoise de la Frauengasse⁵³. La paroisse française avait elle-même été supprimée en 1563. Deux ans plus tard, en 1579, tout en recevant l'évêque catholique avec les honneurs dus à son rang de prince d'Empire, les Strasbourgeois font interdire le culte « papiste » maintenu à la commanderie de Saint-Jean. Dans le même temps, la ville s'emploie à réduire les îlots de catholicisme qui subsistent dans ses vastes dépendances de l'arrière pays : tout se passe comme si le flou relatif laissé par la paix d'Augsbourg de 1555 laissait maintenant la place à une situation plus claire.
- 29 Cette politique de raffermissement se vérifie du côté catholique. Dans les terres autrichiennes, elle touche tout particulièrement les zones périphériques et les populations mobiles. Ainsi, dans les mines du sud des Vosges où s'étaient établis de nombreux Allemands qui pratiquaient le culte réformé, en profitant de la faiblesse ou de la complaisance du clergé. A partir de 1566, l'archiduc Ferdinand II procède à un premier « nettoyage » de la vallée de Giromagny pour « *ne plus voir se renouveler ce qui s'est passé dans le val de Liepvre* », c'est-à-dire dans la région de Sainte-Marie aux Mines restée dans la mouvance des Ribeaupierre. Ne dit-on pas que le maître d'école du bourg apprend à lire dans un catéchisme luthérien et qu'il y a au moins cinquante religionnaires – ou même 300, sur 3 000 habitants ? L'instituteur est destitué, en attendant la relève du greffier protestant Centurius Reich, remplacé par un converti jugé plus sûr. La paroisse créée en 1569 a pour collateur l'archiduc en personne en tant que seigneur de Belfort⁵⁴.
- 30 A l'échelle des Vorlande autrichiens, c'est le prince, et lui seul, qui mène désormais le jeu – ne s'est-il pas retiré de l'union monétaire dans laquelle collaboraient depuis près de deux siècles les villes et les seigneuries du Rhin supérieur, exerçant, du même coup, une suprématie financière inédite ? Le gouvernement provincial d'Ensisheim forge les armes de la reconquête en encourageant le curé Jean Rasser à ouvrir un premier collège⁵⁵. L'université de Fribourg en Brisgau devient un centre de la Contre-Réforme⁵⁶.
- 31 Dans les deux diocèses, la rénovation du catholicisme annonce une offensive prochaine. A Molsheim, par exemple, sur les terres de l'évêque de Strasbourg, les jésuites sont actifs à partir de 1580 et propagent le catéchisme de Canisius ; ils s'établissent à Porrentruy, dans la principauté de Bâle, en 1583, sous la houlette de l'évêque Christophe Blarer de Wartensee (1575-1608). Allié aux sept cantons suisses restés fidèles à Rome, ce prélat énergique attaque de plein fouet ses anciens administrés bâlois désormais acquis à la Confession helvétique dans sa deuxième mouture. De longs procès lui permettent de récupérer des seigneuries hypothéquées par ses prédécesseurs (1585) et d'y rétablir son autorité spirituelle⁵⁷.

- 32 L'affrontement entre dans sa phase aiguë aux alentours de 1585. A Strasbourg, il commence par le *Diebskrieg*, une longue querelle (1584-1592) émaillée de coups de mains plus ou moins violents qui fait suite au maintien dans ses fonctions (et dans ses revenus) de grand-prévôt de la cathédrale de l'ancien archevêque de Cologne Gebhard Truchsess von Waldburg, déposé et excommunié pour cause de luthéranisme. Le chapitre strasbourgeois, qui passait pour le plus noble d'Allemagne, se divise alors en deux clans rivaux, catholiques contre protestants, qui s'entredéchirent pour la conservation de leurs prébendes⁵⁸. L'affaire prend une tournure encore plus grave à la mort de l'évêque Jean de Mandescheid, lorsque les chanoines attribuent le siège cathédral à un réformé, Jean-Georges de Brandebourg et à son compétiteur catholique le cardinal Charles de Lorraine (1567-1607), fils du duc Charles III et déjà évêque de Metz⁵⁹. Cette fois, l'affrontement, qui se déroule principalement en Basse-Alsace, prend la tournure d'une guerre ouverte dans le style de la condotta, avec quelques batailles rangées et des tentatives contre les villes ennemies, Saverne ou Molsheim notamment. A Mulhouse, enclave ennemie en pays catholique, le pouvoir est déstabilisé par des troubles orchestrés par la Maison d'Autriche : cette « affaire Fininger » (1587-88) n'est pas exempte de répercussions chez les Confédérés puisque la petite république y occupe une position fort malcommode, symétrique à celle de Genève menacée par la Savoie⁶⁰.
- 33 Ces hostilités épuisantes se produisent sur fond de passages de troupes : à la traversée de l'Alsace par les Navarrais, mercenaires allemands au service du futur Henri IV en 1587-1588 répondent les représailles des Lorrains et des initiatives locales comme celles de Jean-Henri de Reinach dont l'irruption en terre montbéliardaise provoque une vague de terreur « *le sire de Morbaillars (Morvillars= ici, J.-H. de Reinach), qui est bigot des piedz disoit qu'il seroit le bourreauld pour les pendre* »⁶¹. A l'automne 1589, donc, Charles de Lorraine pénètre en Alsace à la tête d'une armée de 2 000 chevaux et de quatre mille piétons pour disperser « *l'assemblée desrheistres et lansquenetz qui se fait en Allemaigne pour le party du roy de Navarre* » : il sait qu'il n'a pas grand-chose à attendre des autorités locales, que se soit l'évêque de Strasbourg ou la Régence de Haute-Alsace. Aussi, pratique-t-il un véritable chantage en demandant qu'on mette à sa disposition « quelques munitions », c'est-à-dire du ravitaillement en quantité suffisante pour garantir un passage de troupes « *avec la police et discipline requise* ». L'expédition a lieu dans la deuxième semaine de décembre. Forts de dix huit cents chevaux et de quatre mille fantassins – soit dix sept enseignes –, les mercenaires au service d'Henri de Navarre se concentrent aux abords de l'Ill dans le secteur de Habsheim-Rixheim. Cette concentration correspond à une manœuvre habituelle, au carrefour des routes de Bâle, de Brisach et des Vosges, sur le passage le plus commode du Rhin à la porte de Bourgogne.
- 34 L'arrivée du duc de Lorraine ne se traduit pas par une bataille rangée classique : l'avant-garde des reîtres esquivent la cavalerie adverse et fonce vers Montbéliard tandis que les lansquenets de la rive gauche de l'Ill se retranchent dans des villages où ils sont taillés en pièce. Le démantèlement des ponts et la crue soudaine de la rivière empêchent les opérations de retraite vers Bâle ou le plateau suisse, ce qui permet aux catholiques de s'emparer des bagages et des chariots ennemis. Mieux : deux mille à deux mille quatre cents lansquenets se soumettent au duc et lui prêtent serment, passant ipso facto dans son camp. Trois compagnies de mercenaires ont été anéanties. Le 11 et le 12 décembre, depuis Battenheim, Charles III multiplie les communiqués de victoire à l'intention du duc de Parme, du Pape, de l'évêque de Metz – son fils –, et de la Ligue. : « *C'est un coup que je reconnois provenir de la main de Dieu, qui avoulu avoir soing de ceulx qui deffendent son Eglise* »⁶².

- 35 Le danger extérieur a des effets collatéraux, mais ne remet pas en cause l'équilibre de la région. Tout juste permet-il des reclassements minimes sur fond de controverses plus ou moins vives. Ainsi, Strasbourg, qui procède à l'expulsion de ce qui reste du catholicisme et fait raser la chartreuse de Koenigshoffen (1591), à un moment où des polémistes comme Johannes Fischart croisent le fer avec les jésuites en reprenant des arguments fournis par les huguenots français⁶³.
- 36 L'apaisement relatif qui se dessine au début du XVII^e siècle est en grande partie lié à ce qui vient de se produire en France. Henri IV sait qu'il faut ménager ses alliées du Rhin, comme Strasbourg, dont il dédommage les chartreux, mettant fin à un casus belli latent, ou comme le duc Frédéric de Wurtemberg, considéré comme un partenaire à part entière lors du traité de Vervins. La Guerre des évêques prend fin en 1604, au bénéfice de Charles de Lorraine et, à terme, de la Maison d'Autriche dont l'évêché va devenir un satellite. A cette date, vers 1608, les adversaires comptent leurs troupes – Strasbourg adhère à l'union évangélique. Les grandes manœuvres qui annoncent la Guerre de Trente ans sont lancées.

Mémoire écorchée

- 37 Prise en tenaille entre Habsbourg et Lorraine, l'Alsace de la fin du XVI^e siècle occupe une place singulière dans la géopolitique de l'Europe. Sa situation d'avant poste de l'Allemagne l'expose d'autant plus qu'elle a été promue frontière militaire de l'Empire depuis Marignan et, surtout, depuis la chevauchée d'Austrasie d'Henri II en 1552. Mais elle n'est plus seulement un observatoire ou un bastion : elle joue un rôle actif dans les événements français, accumulant les témoignages, faisant circuler les nouvelles, nourrissant sa mémoire, de là, s'appropriant une histoire familière. Henri IV est l'ami des cités de Strasbourg, de Bâle et de Mulhouse – comme il est, d'ailleurs, l'ami des Genevois ou des princes protestants. Il est, par conséquent, une garantie contre l'empereur qui règne de Vienne ou de Prague. Les réformés du versant oriental des Vosges ont conscience d'appartenir à la grande famille des Huguenots. Ainsi, lorsque des ambassadeurs de République de Mulhouse se rendent à la cour de France en compagnie de leurs alliés confédérés, ils ne craignent pas d'afficher leur foi protestante et se recueillent sur les lieux mêmes du massacre de la Saint-Barthélemy⁶⁴. Leur voisin de Colmar Augustin Guntzer, qui a pourtant traversé les horreurs de la Guerre de Trente ans, demeure toute sa vie en communion avec les martyrs du 24 août 1572 et avec les victimes des persécutions du duc d'Albe « *les 34 000 hommes qui ont été tués lors du mariage sanglant de Paris, et les 18 000 hommes qui ont été tués par ce chien carnassier de « dugete Alvva » aux Pays Bas, tous, pour l'enseignement de l'Evangile* »⁶⁵.

NOTES

1. HERTZOG (Bernhard), *Chronicon Alsatie*, Strasbourg, Jobin, 1592, exemplaire de la BM Colmar, A 5016 = S 3346, livre 2, p. 219 : « Zu Pariß vill Christen umbkomen. 1572 ».

2. La meilleure introduction se trouve dans les chapitres de Francis RAPP dans *l'Histoire de l'Alsace* s. la dir. de Philippe DOLLINGER, Toulouse, Privat, 1970 (plusieurs fois réimprimée, mais sans mise à jour bibliographique depuis 1980). Sur la Réforme et son climat *Strasbourg au cœur religieux du XVI^e siècle* sous la dir. de Georges LIVET et Francis RAPP, Strasbourg, 1977 ; *Grandes figures de l'Humanisme alsacien. Courants, milieux, destins*, sous la dir. de Georges LIVET et Francis RAPP, Strasbourg, 1978 ; *L'Alsace au siècle de la Réforme (1482-1621)*, s. la dir. de Jean LEBEAU et Jean-Marie VALENTIN, Nancy, PUN, 1985 ; VOGLER (Bernard), *Histoire des chrétiens d'Alsace*, Paris, Desclées, 1995 ; REUSS (Rodolphe), *Histoire de Strasbourg*, Paris, 1922, très précise du point de vue des événements ; *Histoire de Strasbourg* sous la dir. de Georges LIVET et Francis RAPP, t. II, Strasbourg, 1981 (les questions relatives à la Réforme sont traitées par Marc Lienhard). Cf. aussi le recueil d'article de ROTT (Jean) *Investigationes historicae*, Strasbourg-Leyde, 1986 ; MIEG (Philippe), *La Réforme à Mulhouse*, Strasbourg, 1948 ; OBERLE (Raymond), *La République de Mulhouse pendant la Guerre de Trente ans*, Paris, 1964. Sur Bâle, cf. BIETENHOLZ (Peter G.), *Basle and France in the Sixteenth Century*, Genève-Toronto, 1971 ; BERCHTOLD (Alfred), *Bâle et l'Europe*, Lausanne, Payot, 1990 ; Cf. aussi CABOURDIN (Guy), *Les temps modernes : de la Renaissance à la Guerre de Trente ans*, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, Nancy, PUN, 1991. Cf. aussi DENIS (Philippe), *Les églises d'étrangers en milieu rhénan (1538-1560)*, Liège, 1984.
3. RAITT (Jill), *The Colloquy of Montbéliard. Religion and Politics in the Sixteenth Century*, New York-Oxford, 1993.
4. Cf. ZUBER (Roger), « Strasbourg, refuge des Champenois », in *Strasbourg au cœur religieux*, op. cit., p. 309-319.
5. BISCHOFF (Georges), « Argent, honneur et trahison. Les lansquenets allemands au service du roi de France de Charles VIII à Henri II », *Terre d'Alsace, chemins d'Europe, Mélanges Bernard Vogler*, Strasbourg, PUS, 2004, p. 91-120.
6. *Papiers d'Etat du Cardinal Granvelle*, éd. sous la dir de Ch. WEISS, t. IX, Paris, 1852, p.134 et suiv, n°41 : à Klingenstein « il a faict trancher la teste aux crucifix qu'il y a trouvé et aux ymaiges, ayant tout derompu la dedans, sauf ung tableau où il a beaucoup d'or qu'il a laissé et ung crucifix qu'estoit trop hault ». Sur Nicolas de Bollwiller, cf. BISCHOFF (Georges), « Un condottiere alsacien, Nicolas de Bollwiller, seigneur du Val de Villé de 1551 à 1588 », *Annuaire de la Société d'Histoire du Val de Villé*, 1989, p. 171-188.
7. *Correspondance de Théodore de Bèze*, éd. par Hippolyte AUBERT, Genève, t. VII, p. 328 et suiv.
8. Cf. LIENHARD (Marc), *Histoire de Strasbourg*, op. cit., p. 519. Le problème de la tolérance avait été magistralement évoqué par Lucien Febvre, professeur à l'Université de Strasbourg entre 1919 et 1930.
9. Cf. WOLFF (Christian), « Une liste de huguenots réfugiés à Strasbourg », *BSHPF*, 1956, p. 167-171. Cf. ZUBER (Roger), op. cit. (pour la plupart, ces réfugiés demeurent à Strasbourg jusqu'en avril 1563), et WOLFF (Christian), *Strasbourg cité du refuge*, ibid, p. 320-330, qui met l'accent sur le destin de certaines familles comme les Didier de Saint Nicolas de Port (devenus ultérieurement les maîtres de forge De Dietrich) et la famille du marchand Thomas Odino, intégrée au patriciat de la cité.
10. Une relecture du personnage s'impose depuis l'article de BOURGEON (Jean-Louis), « Les mémoires de Tavannes et la Saint-Barthélemy : mode d'emploi », *BSHPF*, 1996, p. 33-54.
11. REUSS (R.), *Histoire de Strasbourg*, op. cit., p. 157 et suiv.
12. KLUCKHOHN (August), *Briefe Friederichs des Frommen von der Pfalz*, Brunswick, 1868-1872.
13. CROUZET (Denis), *La nuit de la Saint-Barthélemy. Un rêve perdu de la Renaissance*, Paris, Fayard, 1994, p. 54. Cf. REUSS (Rodolphe), « Un nouveau récit de la Saint-Barthélemy par un bourgeois de Strasbourg », *Bulletin de la Société d'Histoire du protestantisme français*, 1873, p. 374-381. Cette déposition est recueillie devant notaire le 7 septembre 1572.

14. De retour de Paris, il s'inscrit aussitôt à l'Université de Bâle (Cf. WACKERNAGEL (Hans Georg), *Die Matrikel der Universität Basel*, t. 2, Bâle, 1956). Le 7 décembre 1572, prend part à une « conférence » de Daniel Toisanus sur les événements de la Saint-Barthélemy.
15. AM Mulhouse, fonds Scey-Ferrette, 69 B : Le jour de la Saint-Barthélemy, « ist der gross tumult mit dem admiral zu Paris gewest. Hab ich und meine gesellen eben ghon Paris gewellt, hat uns solcher tumult gehindertt und wendig gemacht, sint also beysammen blyben zu Doll... ».
16. Sur les Allemands d'Orléans, cf. le *Deuxième livre des procureurs de la nation germanique de l'ancienne université d'Orléans (1546-1567)*, éd. par Cornelia M. RIDDERIKHOFF, Leyde, 1988 ainsi que les volumes suivants, en préparation. La matricule universitaire a fait l'objet de notes manuscrites de Gustav KNOD, au début du XX^e siècle, conservées à la Bibliothèque universitaire de Strasbourg. Entre 1546 et 1567, on signale vingt trois étudiants originaires de Strasbourg. Une étude portant sur Bourges et Montpellier serait également utile. Cf. aussi LE ROY LADURIE (Emmanuel), *Le siècle des Platter*, t. II, Paris, Fayard, 2001.
17. Cf. le poème de circonstance composé par Thiébaud Muller de Marburg sous le titre *Et genere et eruditione vere nobilibus viris dominis Ioanni Vuilhelmo Botzheim argentinensi et D. Johanni Spiegelbergio Northheimensi de doctoralibus I. V. insignibus Basileae postridie calend. Nov. A° 1574 collatis gratuletur* (exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, R 102 314. Sur la famille, cf. MIEG (Philippe), *Histoire généalogique de la famille Mieg (1395-1934)*, Mulhouse, 1934, p. 29. Cf aussi HERTZOG (B.), *Chronicon*, op. cit., notice livre 6. Jean-Guillaume, qui meurt en 1599 à Brunswick, épouse Suzanne Zorn de Plobsheim ; sa fille Suzanne-Marguerite épouse Sébastien Mueg de Boofzheim en 1609. Jean-Guillaume est absent du *Nouveau Dictionnaire de Biographie alsacienne* où se trouvent plusieurs de ses parents, notamment un oncle, Jean, chanoine de Constance et correspondant d'Erasmus. Cf. ROUGEMONT (Frédéric de), « La famille de Botzheim », *BSHPF*, 1873, p. 287-288.
18. « La Saint-Barthélemy à Orléans racontée par Joh.-Wilh de Botzheim, étudiant allemand, témoin oculaire », *BSHPF*, 1872, p. 245-291. La date du texte n'est pas connue : la mention du pasteur Beaumont « aujourd'hui superintendant à Neustadt » (p. 264) suggère qu'il a été écrit après l'arrivée de ce dernier en Palatinat, sans doute assez rapidement puisqu'un autre pasteur proscrit d'Orléans, le fameux Daniel Toussaint (1540-1602) était prédicateur à Heidelberg dès 1573 (cf. VOGLER (Bernard), *Le clergé protestant rhénan au siècle de la Réforme*, Strasbourg, 1976.
19. AM Mulhouse, 74 TT M 63.
20. PIGUERRE, *L'Histoire de France*, Paris, 1581, II, livre 31, fol. 88.
21. *Histoire de Strasbourg*, op. cit., p. 326.
22. KINTZ (Jean-Pierre), *La Société strasbourgeoise. 1560-1650*, Strasbourg, 1984, p. 375 et suiv.
23. FUCHS (François Joseph), VOGLER (Bernard), « Strasbourg, réceptacle des bannis », in *Grandes figures de l'Humanisme alsacien. Courants, milieux, destins*, op. cit., p. 307-312.
24. TONJOLA (Johannes), *Basilea sepulta*, Bâle, 1665, p. 131 et 135.
25. VOGLER (Bernard), « Le rôle des électeurs palatins dans les guerres de religion en France (1559-1592) », *Cahiers d'Histoire*, 1965, p. 51-85. Jean-Casimir revendiquait la possession des trois évêchés lorrains en contrepartie de son intervention. Au même moment, d'ailleurs, le roi de France recrutait également des reîtres dans la région.
26. Ce texte a été attribué au médecin Nicolas Barnaud. Le lieu d'édition de l'exemplaire de 1574 conservé à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg sous la cote R 102 811 est Edimbourg, mais BIETENHOLZ (P. E.), op. cit., p. 119 et n°80 considère qu'il s'agit d'un camouflage pour Bâle ; ce volume est annoté par le grand historien Charles Schmidt. Cf. aussi KINDON (Robert M.), *Myth about the St Bartholomey's Day Massacres. 1572-1576*, Cambridge/Mass.-Londres, 1988, p. 18 et p. 70-71. Bernard Jobin est originaire du Jura bâlois ; il est francophone et demeure en relation avec des catholiques de la Régence d'Ensisheim. Une édition commentée du Réveille-Matin par Paul-Alexis Mellet est en cours.

27. *Les Dieux comme les Hommes. La Renaissance dans la gravure germanique au XVI^e siècle*, catalogue de l'Exposition des Musées de Strasbourg (7 février – 27 avril 2003), p. 151-166 (il est cité sur une liste d'émigrés, le 25 avril 1573 aux AM Strasbourg, Série III, 64/1, fol. 20 r^o).
28. HOTMAN (François), *La Gaule française*, Cologne, 1574, trad. fr. par Simon Goulart de la version latine parue l'année précédente, ch. 10, p. 97.
29. THOU (Jacques-Auguste de), *Mémoires*, coll. Michaud-Poujoulat, I/11, Paris, 1840, p. 39. Erasme avait déjà utilisé cette trinité Monarchie, Aristocratie, Démocratie à propos de Strasbourg. Tavannes considère l'Allemagne comme un Etat aristocratique, gouverné dans la concertation (et l'impuissance) par une assemblée de princes.
30. MONTAIGNE (Michel de), *Journal de Voyage en Italie*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1962.
31. KLUCKHOHN (August), II, p. 524. Le machiavélisme de Catherine de Médicis est un thème récurrent. Cf. BRIZARD (Gabriel), *Du massacre de la Saint-Barthélemy et de l'influence des étrangers en France durant la Ligue*, Paris, 1790, p. 37 : « Et c'est le Machiavel à la main que l'Italienne Médicis, du haut du Louvre, donna le signal de l'exécution ». Méconnu des historiens, Brizard développe la thèse de l'influence pernicieuse des étrangers aux royaume (et donc, ipso facto, de tous les étrangers, y compris Lorrains ou Allemands : « J'avais peine à concevoir comment une nation naturellement si douce et si humaine avait pu se souiller d'un crime aussi noir ». Cf. aussi *Lettres du cardinal Charles de Lorraine (1525-1574)* éd. par Daniel CUISIAT, Genève, Droz, 1998, et plus spécialement la lettre envoyée de Rome au duc de Bavière le 12 septembre 1572 dans laquelle le cardinal se félicite de la tournure des événements voulus par « le roi après une longue patience et une très sainte dissimulation ».
32. *Correspondance politique de la Maison d'Orange-Nassau*, éd. par GROEN van PRINSTERER, Leyde, 1835-1847, t. VII, 228.
33. Cf. MÜLLER (Friedrich-Wilhelm), *Die elsässischen Landstände*, Strasbourg, 1907. Ces considérations stratégiques inspirent tout particulièrement Lazare de Schwendi et l'architecte Daniel Specklin, qui modernise les remparts des villes de Colmar, Ensisheim ou Strasbourg ainsi que plusieurs places fortes comme Belfort ou le Haut-Landsbourg, au dessus de Colmar. Cf. FISCHER (Albert), *Daniel Specklin (1536-1589), Festungsbaumeister, Ingenieur und Kartograph*, Sigmaringen, Thorbecke, 1996. Il n'existe pas d'ouvrage sur l'ensemble des opérations de guerre ou des mouvements de troupes de la seconde moitié du XVI^e siècle. Une chronologie peut être retracée à partir de GYSS (Joseph Meinrad), *Histoire de la Ville d'Obernai*, Obernai, 1866. Voir aussi les *Mémoires de Claude Haton*, dans la vieille édition de Félix BOURQUELET, 2 vol., Paris, 1857.
34. MÜLLER (F.-W.), op. cit., p. 174. Le plan de défense est réactualisé en juin 1574, lors du passage des troupes de Jean-Casimir. Cf. aussi AM Strasbourg, AA 1986.
35. AM Strasbourg, AA 1855 et suiv. REUSS (R.), *Histoire de Strasbourg*, op. cit., p. 168. Cf. *Négociations diplomatiques entre la France et la Toscane*, t. IV, 1872, p. 269. Cette « escalade » (comparable à celle de Genève, en 1602) était prévue pour le dimanche 25 octobre.
36. « Confédération de plusieurs seigneuries de la Haute-Alsace pour défendre les mariages entre Français et Alsaciennes » (sic), dans *Curiosités d'Alsace*, t. II, Colmar, 1863, p. 303-304. Les signataires de cet accord sont les seigneurs de Riquewihr (en l'occurrence le duc de Wurtemberg), de Ribeauvillé (Eguenolphe de Ribeaupierre, « comte » – c'est son titre en France, mais non en Allemagne, où on lui dénie cette qualité- protestant, mais seigneur d'un territoire majoritairement catholique, de Haut-Landsbourg (Lazare de Schwendi, tolérant), de Hattstatt (passé à la Réforme à titre personnel), les villes de Colmar (protestante à minorité catholique), Turckheim et Kaysersberg (catholiques). Les documents originaux se trouvent dans les archives concernées). Dans certains cas, cependant, les autorités peuvent envisager une politique inverse : ainsi, à Sainte-Marie-aux-Mines, du côté des Ribeaupierre, ou dans des terres proches du Col de Saverne (les villes neuves de Lixheim ou Phalsbourg, sont fondées pour accueillir des exilés protestants ; en 1579, la seconde abrite une population à moitié francophone et germanophone ; cf. LEVY (Paul), *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine*, t. 1, Strasbourg, 1929, p. 207-208). Sur

ces problèmes de coexistence, cf. BISCHOFF (Georges), « Une minorité virtuelle. Etre Welsche en Alsace dans les coulisses du Siècle d'Or (1477-1618) », *Minorations, Minorisations, Minorités*, sous la dir. de Dominique HUCK et Philippe BLANCHET, *Cahiers de Sociolinguistique*, n°10, Rennes, PUR, 2006, p. 87-109.

37. VOGT (Jean), « Aspects sociaux de l'immigration des Lorrains dans les territoires de l'évêché de Strasbourg au troisième quart du XVI^e siècle », *Dialogues transvosgiens*, n°8, 1992 p. 55-57.

38. Cf. BAPST (Edmond), *Les Sorcières de Bergheim*, Paris, 1929 et SIMON (Maryse), *Brûler sa voisine. Les affaires de sorcellerie dans le val de Lièpvre (XVI^e-XVII^e siècles)*, à paraître en 2006. Sur le contexte de la chasse aux sorcières, il n'est pas inutile de relire la préface de Lucien Febvre à BAVOUX (Francis), *Hantises et diableries dans la terre abbatiale de Luxeuil*, Monaco, 1956.

39. Plusieurs exemples de mariages doublement mixtes sont évoqués dans les registres paroissiaux analysés par MATTER (Jean), « Anthroponymie et immigration. La traduction des noms de famille français dans la vallée de Munster aux XVI^e et XVII^e s. », *Revue d'Alsace*, 1948, p. 24-30.

40. *Papiers d'Etat*, op. cit., t. IX, p. 372, n°92 : Bollwiller à Granvelle (Haguenau, 28. 6. 1565).

41. Archives de l'Ancien Evêché de Bâle, A 72. La proximité des autorités catholiques et protestantes peut produire des effets imprévus. Ainsi, le registre dans lequel les bourgeois d'Erstein, petite ville catholique dépendant de l'évêque de Strasbourg consignent les ordonnances de leur seigneur est-il relié de cuir gaufré dans lequel ont été imprimés, par un relieur strasbourgeois, les bustes de Luther et de Mélanchton.

42. Sur Schwendi, cf. entre autres : BISCHOFF (G.), « Schwendi », *Nouveau Dictionnaire de Biographie alsacienne*, fasc. 36, p. et NIKLAS (Thomas), *Um Macht und Einheit des Reiches. Konzeption und Wirklichkeit der Politik bei Lazarus von Schwendi (1522-1583)*, Husum, 1995, p. 119 et suiv. (à propos de la diète de Ratisbonne en 1576).

43. BAILLET (L.), « Schwendi lecteur de Machiavel », *Revue d'Alsace*, p. 119-197, ici, p. 142. L'exemplaire acheté à Bruxelles le 1^{er} décembre 1548 présente 683 annotations.

44. GREYERZ (Kaspar von), « Lazarus von Schwendi (1522-1583) and Late Humanism at Basel », *The Harvest of Humanism in Central Europe. Essays in Honour of Lewis W. Spitz*, sd. de Manfred P. FLEISCHER, St-Louis (USA), Concordia, 1992, p. 179-195, ici, p. 190.

45. WILSDORF (Christian), « La ville de Munster contre l'abbaye Saint-Grégoire : une longue querelle et son arbitrage par Schwendi en 1575 », *Annuaire de la Société d'Histoire de la Ville et du Val et de la Ville de Munster*, 1985, p. 9-20.

46. Cf. GREYERZ (Kaspar von), *The late city Reformation in Germany. The case of Colmar*, Wiesbaden, 1980 qui analyse très pertinemment la genèse de la Réforme colmarienne et la compare avec celle des trois autres villes passées au protestantisme après la Paix d'Augsbourg. Dans la ville voisine de Sélestat, où il existe un parti favorable à la Réforme, on évoque une tentative similaire, avec l'appui de Strasbourg, mais elle n'aboutit pas. Les bourgeois entretiennent toujours de bonnes relations avec leur arrière pays, alors en grande partie protestant, cf. ADAM (Paul), *Histoire religieuse de Sélestat*, t. 1, Sélestat, 1967, p. 200 et suiv.

47. HANAUER (Auguste), *Le protestantisme à Haguenau*, Strasbourg-Colmar, 1905, p. 117 et suiv. Beaucoup d'informations dans les t. VII à IX des *Papiers d'Etat du cardinal Granvelle*, éd. Ch. WEISS, Paris, 1849-1852.

48. Cité par WILSDORF (Chr.), op. cit., p. 13.

49. JORDAN (Benoît), *Entre la gloire et la vertu : les sires de Ribeaupierre*, Strasbourg, Société savante d'Alsace et des régions de l'est, 1991, p. 225.

50. Augustin Güntzer. *Kleines Biechlin von meinem ganzen Leben. Die Autobiographie eines Elsässer Kannengiessers aus dem 17. Jahrhundert*, éd. Par Fabian BRÄNDLE et Dominik SIEBER, Cologne, Weimar, Vienne, Böhlau, 2002, p. 92-93. Les mémoires rédigées par Güntzer à la fin de sa vie (il meurt en 1657) constituent un exemple remarquable, à la fois comme témoignage de la foi protestante et comme récit des aventures d'un jeune artisan à travers l'Europe entière. L'épisode

de la noyade fait l'objet d'une reconstitution dessinée dans un style naïf mais remarquablement précis p.86-87). Cette région du vignoble alsacien peut apparaître comme un véritable microcosme ; au XVI^e siècle, elle abrite plusieurs familles de la noblesse immédiate d'Empire (Reichsritterschaft) qui ont opté pour la Réforme. Augustin a été baptisé dans l'église évangélique de St-Jean hors les murs qui dépend alors d'Hugues Sturm de Sturmeck. Converti aux idées nouvelles dans les années 1550, son grand père Emerich Güntzer avait probablement dû quitter ses fonctions d'administrateur du Val de Villé lors de l'arrivée de Nicolas de Bollwiller en tant que seigneur des lieux (vers 1554).

51. *L'Alsace au siècle de la Réforme*, op. cit., p.170-171. Ces réglementations concourent à l'unification de territoires souvent fort dispersées et juridiquement encore peu homogènes.

52. DEBARD (Jean-Marc), « Frédéric de Wurtemberg, prince de Montbéliard et Christophe Blarer de Wartensee, prince évêque de Bâle », *Le Pays de Montbéliard et l'ancien évêché de Bâle dans l'Histoire, Soc. d'Emulation de Montbéliard et Société jurassienne d'Emulation*, 1984, p. 111 et suiv ; HERTEL (Gerhard), « Entre l'Allemagne et la France. Le fondateur de Freudensstadt et son rôle dans la guerre européenne de religion », *Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard*, 1989, p. 309-338.

53. « Chronique de Sebald Buheler » éd. par Rodolphe REUSS, *Revue d'Alsace*, 1872, p. 130. En 1572, le prêche rassemblait 181 personnes.

54. FIETIER (Roland), COLNEY (Michel), *Les paroisses du Territoire de Belfort*, Besançon, 1993, p. 38-40 et p. 167-169.

55. BÜCKING (Jürgen), *Johann Rasser und die Gegenreformation im Ober-Elsaß*, Münster, 1970.

56. *Nuntiaturberichte aus Deutschland, 1572-1585*, t. 2, éd. par Karl SCHELLHASS, Berlin, 1896, p. 23, n°3.

57. Cf. DEBARD (Jean-Marc), op. cit.

58. Sur le Diebskrieg. Cf. GFRÖRER (F.), *Straßburger Kapitelstreit und Bischöflicher Krieg im Spiegel der elsässischen Flugsschriftliteratur*, Strasbourg, 1906. Le dossier doit être repris et amplifié.

59. *Histoire de Strasbourg*, op. cit., p. 536 et suiv. Cf aussi CABOURDIN (Guy), op. cit., p. 116-122.

60. Cf. les travaux de Raymond Oberlé et notamment dans l'ouvrage *En marge de la Confédération : Mulhouse et Genève*, s. la dir. de Wolfgang KAISER, Claudius SIEBER-LEHMANN et Christian WINDLER, Bâle, 2001.

61. TUETÉY (Alexandre), *Les Allemands en France et l'invasion du Comté de Montbéliard par les Lorrains 1587-1588*, Paris, 1883, II, p. 174. L'armée rassemblée par François de Châtillon, fils de Coligny, était partie de Montbéliard.

62. Cf. LEPAGE (Henri), *Lettres et instructions de Charles III, duc de Lorraine, relatives aux affaires de la Ligue*, Nancy, 1864, p. 253 à 279.

63. *L'Alsace au siècle de la Réforme*, op. cit., p. 208-211.

64. Cf. *Ambassade du bourgmestre Jean Kloetzlin et du greffier-syndic Jean-Georges Zichle auprès du roi Henri IV à Paris en 1602*, éd. et trad. de l'all. par Gustave GIDE, *Le Vieux Mulhouse*, t. I, 1895, p. 277-399, ici, p. 344.

65. Augustin Güntzer. *Kleines Biechlin von meinem ganzen Leben*, op cit., p. 289.

RÉSUMÉS

L'histoire politique du « second XVI^e siècle » reste le parent pauvre du « siècle d'or » de l'Alsace. Pourtant, c'est bien à partir de la « chevauchée d'Austrasie » d'Henri II (1552) et de la Paix d'Augsbourg (1555) que se produit la cristallisation de celle-ci, à la fois microcosme et frontière de l'Allemagne. Les événements qui se déroulent dans le Royaume de France y trouvent une résonance d'autant plus grande que cette région constitue le meilleur passage entre l'est et l'ouest, porte d'entrée des huguenots persécutés ou point de rassemblement d'armées de mercenaires. La singularité alsacienne s'affiche dans cette relation ambiguë et difficile avec l'espace « français ». Elle procède autant de la circulation des hommes que de la propagation des nouvelles. A cet égard, on peut dire que la Saint-Barthélemy appartient à l'imaginaire de l'Alsace.

The political history of the «second 16th century» is still considered the second rate subject of the «golden age» of Alsace. And yet it is in this province – both a microcosm and borderland of Germany – that it takes place, in the wake of Henry II's «Austrasian ride» (1552) and of the Augsburg peace treaty (1555). The reception of the events happening in the kingdom of France is all the more important as Alsace is the crossroads of East and West, to welcome persecuted Huguenots or offer a rallying point for hired soldiers. The Alsatian specificity is to be found in this both ambiguous and delicate relationship with France, and is due both to the troop movements and to the circulation of news. It can consequently be stated that the «St Barthélémy massacre» is part of the Alsatian myth.

Die politische Geschichte des «Zweiten XVI. Jahrhunderts» bleibt auch weiterhin die arme Verwandte des elsässischen «Goldenen Jahrhunderts». Und das, obwohl sich das Elsaß seit dem «Ritt nach Austrasien» Heinrichs II. (1552) und seit dem Augsburger Religionsfrieden (1555) sowohl zu einem Deutschland im kleinen als auch zu Deutschlands Grenze entwickelt. Alles, was sich im Frankreich ereignet, wird hier besonders aufmerksam verfolgt. Dafür gibt es gleich mehrere Gründe : nirgendwo sonst kann man leichter von Ost nach, West und von West nach Ost kommen, für die Hugenotten ist das Elsaß das Tor in ein Land ohne Verfolgung, und es ist aber auch das Gebiet, in dem die Söldnerarmeen zusammengestellt werden. Die Bewohner haben regen Kontakt mit den Nachbarn von beiden Seiten, und die Nachrichten können sich schnell verbreiten. Die Beziehungen zum «Französischen» sind mehrdeutig und schwierig. Und genau darin tut sich die einmalige Sonderstellung des Elsaß kund. In diesem Zusammenhang kann man sagen: Sankt Bartholomäus ist Teil der Vorstellungswelt der Elsässer.

AUTEUR

GEORGES BISCHOFF

Professeur à l'Université Marc Bloch, Strasbourg